

Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Vies d'objets, souvenirs de guerre*

Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, coll. Questions de communication série actes, 2015, 340 pages

Christian Ruby



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10899>
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10899
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016
Pagination : 414-416
ISBN : 978-2-8143-0313-3
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Christian Ruby, « Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Vies d'objets, souvenirs de guerre* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 25 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10899> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10899>

Tous droits réservés

Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Vies d'objets, souvenirs de guerre*

Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, coll. Questions de communication série actes, 2015, 340 pages

Il y a bien du langage partout, pensait Honoré de Balzac. Tout objet compose une partie du vaste poème qui est le poème de la société s'écrivant elle-même, dans la multitude des signes. Honoré de Balzac déploie alors un programme linguistique et géologique de dégagement des couches et de lecture des objets comme hiéroglyphes ou fossiles exprimant les épaisseurs des mœurs et de l'histoire.

Ce n'est sans aucun doute plus de cette manière que les sociologues prennent la question des objets, mais la littérature – pour ne pas évoquer le sort des objets dans la musique et les autres arts –, d'Honoré de Balzac à Georges Pérec (*Les Choses*, Paris, J'ai lu, 1975), n'est pas sans avoir ouvert le champ d'étude à l'intérieur duquel ils peuvent se mouvoir. Et on ne peut parler de nos jours de mise en scène des objets, de ce que racontent les objets, et des trajectoires des objets singuliers, sans comprendre d'abord quels efforts il a fallu accomplir pour passer du constat de la simple présence/représentation des objets à l'idée de leur signification réelle ou potentielle. Ainsi les objets sont-ils passés d'un statut utilitaire (dans la philosophie du luxe par exemple) à des travaux portant sur des considérations techniques (encouragées par les travaux des ethnologues), avant de se retrouver au cœur de diverses logiques sociales : affectives, politiques, etc. Mais en parcourant ces terrains, les sociologues – procédant d'autres méthodes et de définitions inventées dans leur champ propre – ont aussi commencé à élargir leur mode d'approche. Il fallait effectivement tenir compte du fait que les choses passent en permanence d'un mode à un autre : de l'utile à l'art par exemple – selon la récente notion d'artialisation –, sinon à devenir aussi l'objet favori de certains collectionneurs. Ces processus de mutation, au sein desquels cohabitent des investissements politiques, symboliques, affectifs ou patrimoniaux, mais au sein desquels se retrouvent non moins les séparations ou passages du privé au public, obligent les sociologues à s'ouvrir aux questions de constructions sociales, et à mettre au jour les seuils, étapes, bifurcations et remises en cause qui composent autant d'expériences de la vie sociale.

En s'extrayant de la perspective fonctionnelle, les sociologues et autres chercheurs accèdent au rapport entre les objets et les ancrages sociaux, à la question des appropriations, au lien entre individuel et collectif.

C'est ainsi que, par exemple, les objets pris dans le contexte de la guerre (objets banals réévalués par le désastre de la guerre, ou objets spécifiques aux conditions de la guerre, voire objets de guerre), peuvent se mettre à raconter des vies, la leur et celle de leur propriétaire, surtout s'ils finissent au musée.

En effet, l'ouvrage se focalise sur eux à la double occasion d'un colloque et d'une exposition – 2014 : *Vies d'objets, souvenirs de la Grande Guerre* –, tous deux soutenus par le Centre de recherche sur les médiations de l'université de Lorraine. Les actes du colloque sont donc désormais publiés, dans le volume que nous présentons. Ils rassemblent vingt contributions, qui sont réparties en trois sections : « De l'objet de guerre à sa mise en scène » (sous décomposée en Transmettre et Montrer) ; « Ce que racontent les objets » (décomposée en Symboles et Singularités) ; « Creux et bosses ». Ces contributions ne se contentent pas de commenter des fétiches (des objets qui possèdent les propriétés d'une personne), des reliques (des objets ayant appartenu à une personne) ou des œuvres d'art (des objets traités comme des représentants symboliques). Elles multiplient les pistes : objets de culte, patrimoniaux, supports d'expérience, objets témoins, objets passeurs, objets de récits... En un mot, ainsi que l'expliquent les directeurs de la publication : « En explorant la dynamique et les processus à l'œuvre dans l'appropriation et les modes de circulation des objets dans le temps et dans l'espace, les contributeurs ont mis en évidence le fait selon lequel les objets porteurs de mémoire ou d'histoire ne sont pas seulement des témoins d'une époque dont un groupe et/ou des individus entendent se souvenir » (p. 21).

Il n'est pas complètement étonnant d'entrer dans l'ouvrage par la guerre même et ses objets propres. En fait, les directeurs n'avaient pas plus de deux choix : y entrer par la guerre ou entrer par les objets quotidiens reconfigurés par la guerre. C'est la première entrée qui prévaut, et par l'intermédiaire des musées : musée de la marine [Geoffroy Gawin et Michèle Gellereau, pp. 27-38], musée de la guerre de 1870 [Éric Necker, pp. 75-96], musée du Moyen Âge (et des modèles réduits d'armes de cette époque [Valérie Serdon-Provost, pp. 97-110]). Les questions soulevées sont de toutes sortes : de la muséographie à la part de l'histoire, et de celle-ci aux phénomènes de mode qui attirent le public vers telle ou telle arme. Ce sont donc les usages sociaux des objets guerriers de la guerre qui viennent en avant. Reconstitutions, présentations, démonstrations d'usages, font entrer ces objets dans le système social général. Il n'est jamais évident de

comprendre ce qui attire le public, mais il n'est jamais attiré sans être poussé par une dynamique suscitée plus généralement dans la société. Ce qui, au passage, devrait faire comprendre que les musées devraient sans cesse réarranger leurs collections.

Cela étant, le rapport au nationalisme est à peine effleuré. Ne fallait-il pas insister un peu ? D'ailleurs, la section suivante, « Montrer », nous y conduit. Elle examine d'abord les stratégies de mise en valeur des parcs nationaux aux États-Unis, dans la mesure où elles sont soumises à des règles idéologiques bien précises, qui ne correspondent d'ailleurs pas toujours aux règles internationales édictées dans la Charte de Venise [Raymond Montpetit, pp. 111-124]. Chacun a vite compris que la question centrale est de savoir comment communiquer l'histoire et le sens des événements passés concernés par le lieu auquel on s'intéresse. C'est sans doute ce pourquoi le premier article est suivi d'un autre plus centré sur la guerre et les collections de guerre, à l'occasion des commémorations de la Grande Guerre. Il s'agit bien de la thématique de la collection de guerre [Benoît Bruant, pp. 125-139]. Affections, documentations, scénographies se croisent désormais. Quant à son contenu, la collection de guerre concerne l'ensemble des témoignages et souvenirs se rapportant à la guerre. On sait qu'il avait été fait appel aux objets-souvenirs – matériel de guerre, littérature de guerre, manuscrits de guerre, souvenirs de guerre – des européens pour constituer les musées de guerre ou pour les rénover récemment. La collection de guerre correspond donc à un assemblage spécifique de documents institutionnels ou privés et d'objets collectés relatant, commentant, représentant la guerre ou en émanant... et ceci non sans dessein politique, en général civil (musées des armées mis à part). L'étude en dit long sur ce plan. Et cela nous permet de signaler que cet ouvrage est assorti d'une iconographie bien reproduite d'œuvres illustrant parfaitement ce qui est en jeu.

Mais alors que racontent donc ces objets ? En fait, ils ne racontent pas seulement ; ils interrogent aussi. L'exploration procède de plusieurs sources : la Nouvelle Calédonie, le Kurdistan Turc, le Rwanda (et le génocide Tutsi), l'Ukraine, l'Afghanistan... La mémoire des peuples est ici en jeu (voir toute la section « Symboles »). Sur le plan théorique, la question est de savoir par quelles étapes les objets changent de statut, et passent d'un certain usage au moment de la contemplation, passage qui en modifie la signification tout en désaxant le regard du spectateur. Il n'en reste pas moins vrai que les objets, dans le même temps, commencent à concourir à la construction d'une mémoire collective,

évidemment du point de vue de l'institution [Agnieszka Smolczewska Tona, pp. 217-230]. Car on rappellera, et c'est trop peu signalé, qu'existent des anti-constructions ou des déconstructions de ces instances qui méritent aussi d'être commentées. Elles ont produit des objets différents, elles ont édifié des associations qui conservent aussi d'autres objets, interrogés différemment. De cette déconstruction, l'objet le plus flagrant se trouve être moins l'ensemble des monuments aux morts que les monuments consacrés spécifiquement aux fusillés de la Grande Guerre pour « rébellion », lesquels sont peu nombreux, peu répertoriés, mais centraux.

L'ouvrage se propose ensuite d'aborder la vie des objets en tant que souvenirs de guerre. La Grande Guerre, on le sait, a laissé un nombre considérable d'artefacts : objets de toute nature et documents de toutes sortes. Il faut, souligne l'historien Antoine Prost cité dans cet article, traiter ce matériel immense avec une méthode critique et vigilante. De nombreuses familles conservent encore de tels objets (drapeaux, armes, munitions, plaques d'identité, uniformes, etc.), l'affaire ne se réduisant pas aux seuls collectionneurs en titre (même si ces derniers sont centraux). Il y a bien encore des coureurs de champs de bataille. Des enquêtes précises alimentent les articles rangés dans ce groupe. En fond, la question suivante : qu'est-ce qui permet le passage d'un objet sériel en une chose singulière ? Voilà qui interroge le système de valeurs attribuées aux objets par les collectionneurs. Les sociologues parlent alors d'évaluation (sans comprendre qu'on ferait mieux de parler de valorisation, puisque, selon l'étymologie, évaluer porte un tout autre sens). En tout cas, les collectionneurs accordent aux objets de leur collection une autre importance que celle de la signification et valeur d'origine. Ici, la rareté, l'authenticité, la beauté, le plaisir de posséder surpassent toute autre dimension.

Des contributions à cet ouvrage se proposent d'examiner tel ou tel point particulier. Un texte intéressant autour d'Andreas Cuny, adjudant-maréchal dans la cavalerie allemande (1909-1918) [Claude Nosal, pp. 231-251] étudie une trousse de maréchalerie sous tous les angles et en tire des éléments de savoir pertinents sur la cavalerie (avant sa disparition dans ce contexte). On peut le retenir d'autant plus qu'il pratique exactement le geste de l'ethnographie susceptible de ne disposer d'une civilisation qu'une tête d'épingle à partir de laquelle il doit reconstruire tout un monde. Par l'objet, le chercheur cherche un chemin vers les humains, l'organisation sociale et les mœurs de toute une époque (juste une chose, Althusser évoqué à un moment ne s'appelait pas Georges...).

Restent à interroger, les objets des prisonniers de guerre [Héloïse Schibler, pp. 267-280]. Ce dont s'occupent les derniers articles de l'ouvrage. Ici l'objet de guerre prend encore une autre dimension. Il devient aussi un enjeu mnémotique de la société. S'y joue non moins le rapport de la mémoire et de l'oubli. Ne serait-il pas finalement un « passeur de mémoire » [Bertrand Tillier, pp. 295-302] ? N'est-ce pas la raison pour laquelle quelques artistes s'emparent de ce type d'objet ? Car une partie de ces objets a été le support de gravures, de souvenirs, d'appels, en somme d'un art exécuté à main nue. Comment les traiter ? Sous forme d'art brut ? Ce fut la proposition de Jean Dubuffet, renouvelée par Jean-Jacques Lebel. Pourquoi pas ? Il y a là croisement entre une teneur sensible, une portée historique et une signification anthropologique.

En somme, l'ouvrage propose un panorama assez bien conduit des différents objets de guerre à approcher, mais aussi des manières de les approcher. Venant d'horizons différents, les auteurs des contributions ont toutefois un souci commun : celui de l'explicitation d'une démarche autour d'un objet de guerre. En revanche, le vocabulaire de la transmission, du patrimoine et du souvenir n'est en général pas ou peu interrogé.

Christian Ruby

EIB, OPC, F-75008

christianruby1@gmail.com

Michel HAU, *France-Allemagne : la difficile convergence*
Berne, Peter Lang, coll. Convergences, 2015, 222 pages

Il est rare qu'un livre apporte une profondeur à des débats d'actualité ; celui de Michel HAU est de ceux-là. Il ne pouvait s'agir que d'une publication d'un professeur d'université émérite, tant les constats que pose l'auteur sur le fameux couple franco-allemand viennent de loin et, de ce fait, peuvent être déroutants. Dans un récit enlevé, en huit chapitres, il révèle les raisons d'une évidence : la France n'est pas l'Allemagne, aussi est-il vain de vouloir la singer à tout prix : « En fait, ce sont vraiment, deux sociétés, médias, partenaires sociaux et gouvernants confondus, qui s'opposent profondément par leur façon d'aborder les problèmes économiques » (p. 7) et sociaux. Le but de l'auteur est « de réexaminer certaines idées reçues, comme celles selon lesquelles l'Allemagne aurait effectué sa révolution industrielle à l'abri d'un système douanier protecteur, ou le capitalisme français serait par essence moins innovant, ou encore l'attachement des Allemands à la stabilité monétaire serait le fait d'une population vieillissante » (pp. 7-8).

En appliquant les ressources de la recherche historique la plus récente, il montre que l'« adaptation asymétrique à la mondialisation » (pp. 9-19) des deux pays repose avant tout sur « des projets éducatifs différents » (pp. 21-37), des « capitalismes de puissance inégale » (pp. 39-57), un choix de « l'entreprise face à l'État » (pp. 59-102) pour l'Allemagne, une évolution « entre consensus et lutte des classes » pour les deux pays, mais à des rythmes, des amplitudes et des moments différents (pp. 103-138). Surtout, il montre que les deux partenaires ont « une perception différente de l'inflation » (pp. 139-149). À chaque fois, la responsabilité de l'État apparaît comme un élément déterminant. Le centralisme français a contribué à dresser des niches autoritaires, qui donneront à la société un caractère figé. Face à la « véritable explosion démographique » (p. 14) qui toucha pareillement les deux espaces géographiques à compter du XVIII^e siècle, des solutions antagonistes furent adaptées : en France, « une partie de la France rurale réagit précocement par la restriction des naissances. L'Allemagne, quant à elle, réagit surtout par l'émigration » (p. 14). Cet appel du large caractérisa pour toujours l'Allemagne, alors que la France se laissa aller à une protection de l'État censée être bienveillante. Or, elle phagocytait les énergies, depuis la domestication de la noblesse, puis de la bourgeoisie, réduite à occuper des charges, jusqu'à la création de cette haute administration servile, qui en est issue. La seule récompense fut la terre, seule source de richesse honorable dans cette tertiarisation précoce de la société française. Alors que la France se retrancha dans son pré carré, l'Allemagne s'ouvrit au monde, développant une marine marchande, tant pour accompagner ses migrants que pour exporter vers « les pays les plus développés » (p. 17), comme l'Angleterre et les États-Unis, où s'établirent ses ressortissants.

Cette évolution historique différente est inscrite dans les gènes des deux nations. Elle est transmise aux générations successives par des « systèmes éducatifs [qui] diffèrent aujourd'hui par leur finalité originelle, leur organisation et l'état d'esprit de leurs acteurs » (p. 21). « Au nom de la démocratisation et de la lutte contre l'élitisme », les réformes scolaires depuis 1964 visent en France à privilégier les « matières techniques, juridiques et scientifiques » (p. 32), parce que débouchant directement sur un emploi. Résultat, une segmentation des cohortes d'élèves, les plus doués choisissant les filières scientifiques, puis les écoles commerciales, les autres, et notamment les filles, les matières littéraires et les sciences humaines. L'avènement des grandes écoles et le déclin des universités s'inscrit dans cette origine. Au contraire, en Allemagne, est donnée « la priorité à la généralisation de la lecture et à l'acquisition